

LE PEUPLE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

MONTREAL, Samedi 17 Juin 1882.

LE PEUPLE

Edition hebdomadaire de La Patrie, paraît tous les samedis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS
 UN AN 87.00
 SIX MOIS 43.50

ANNONCES
 Dix cents la ligne, première insertion, et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise de 10 p. 100 sera faite pour les annonces à long terme.
 Toutes les correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., doivent être adressées à M. BEAUGRAND, Directeur du Peuple et de La Patrie, Montréal.

Directeur du Peuple et de La Patrie, Montréal.

No 4

Le No 2 Cts.

Bureaux : 31, 33, 35, rue St Gabriel

H. BEAUGRAND

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LA PATRIE

Paraît tous les samedis à midi et à 5 heures du soir. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Les lettres doivent être adressées à M. Beaupré, Directeur du Peuple et de La Patrie, 31, 33, 35, rue St Gabriel, Montréal.

ABONNEMENTS
 UN AN 84.00
 SIX MOIS 42.00
 TROIS MOIS 21.00

LE NUMERO, 1 CENT.

Par le porteur à domicile, en ville et par semaine.

BUREAU DU JOURNAL : 31, 33, 35, rue St Gabriel, Montréal.

3ème Année.

Abonnements :

 Un an \$1.00
 Six mois 50

FEUILLETON.

LE SECRET

DES

TROIS TOMBES.

PAR A. DE GONDRECHOURT.

LES INTIMES.

(Suite.)

— Ne veux-tu pas embrasser

Marguerite ? demanda Claire

en retourant par la main, Fur-

st qui cherchait à se dégager ; viens

la voir avec moi, son sommeil

d'ange nous fera du bien.

— Le baron se laisse conduire, et

lorsqu'il se pencha sur la cou-

chette de sa fille, le malheureux

se dit avec douleur :

— Mon Dieu, saluez moi ! sau-

vez-moi !

— Claire s'était agenouillée ; les

larmes jaillies sur les cheveux

blonds de la petite Marguerite,

elle priait aussi le Seigneur, et

lui disait, le regard levé sur son

mar :

— Pour ces deux trésors que

vous m'avez données, mon Dieu !

je vous offre ma vie !

XXVI

— Louise ne se pressa pas, le len-

demain des funérailles de Mme

Elisabeth, de tenir la parole don-

née à Claire ; le genre infernal

de cette femme lui inspirait, pour

faire le mal, des idées qui, tou-

jours, la conduisaient au succès.

Elle avait réfléchi qu'invitée par

Claire seulement, ce n'était pas

de sa seule volonté ; elle avait de-

visé que cette invitation amène-

rait, entre les deux époux, sinon

une explication, du moins une

consultation qui aurait pour ré-

sultat une démarche du baron.

Cet acte de marche probable, il était

prudent d'attendre, et cela, pour

deux raisons : D'abord, c'était

obliger le baron à une sorte d'a-

pologie favorable et l'exposer à

recevoir de nouvelles blessures ;

ensuite, c'était endormir l'aveu-

gée confiance de Claire.

— Ces suppositions, justement

calculées, se réalisèrent complè-

tement ; car, dans l'après-midi

de ce même jour, Louise n'a-

vait pas encore paru à la Maiso-

n-Verte, Furst, qui avait passé

une nuit de dame entre la crainte

et les remords et les exaltations

d'une passion désordonnée ;

Furst, qui, le matin, se félici-

tait de ne pas voir arriver Loui-

se, frissonna tout à coup à la

pensée que Mme Gontier refuse-

rait l'invitation de Claire.

— Étrange caprice trop réel du

cœur humain ! Lorsque nos dé-

sirs sont blâmes et combattus par

nos consciences, nous nous laissons

d'abord des obstacles imprévus

de ce que, venant en aide à notre

faiblesse, elle semble nous dé-

tourner du danger vers lequel

nous courons ; et cependant, si

ces obstacles deviennent assez

sérieux pour nous laisser prévoir

la ruine complète de nos com-

plices espérances, nous nous pr-

ouvons d'effroi en regrettant la

faute que nous croyons ne pou-

fait dire, et si elle boude quel-

qu'un ici, c'est moi et non pas

toi.

— Eh bien ! mon ami, nous

pensons de même ; Louise l'en-

tend, sans doute, de ce que tu ne

l'es pas vivement joint à moi

pour la prier de nous tenir com-

pagnie.

— Que puis-je y faire ?

— Réparer cette petite distraction.

— Voudrais-tu que j'aille

chez Mme Gontier ? Puis je sortir

et faire une visite le lendemain.

— Oh ! non, je ne demande ja-

mais l'impossible, mon bon Mi-

chel, interrompit Claire en ca-

ressant l'une des mains de son

mari ; mais tu peux l'assoir là,

prend cette plume et écris un

tout petit billet bien simple et

bien gentil.

— Tu le veux ? balbutia Fu-

st.

— Je l'en prie.

— C'est chose trop facile pour

prier mon enfant.

— Tu es bien bon ! répondit

Claire, qui croyait que son mari

se faisait violence, car elle était

persuadée que Furst recevait

Louise à regret, et elle ne tenait

à le contraindre en cela que parce

qu'elle comptait sur la pitié d'un

de son amie pour ramener le

mouvement et la vie dans la mai-

son.

Le baron prit une plume, écri-

vit quelques mots, les effaça, en-

tama une autre phrase, l'effaça

encore, leva les yeux au plafond

comme le poète en quête d'une

rime, et demeura dans une im-

mobilité parfaite.

— Eh bien ! demanda Claire

souriant presque à l'embarras de

son mari, est-ce déjà fait ?

— Que lui dire ?

— Comment ! que lui dire ?

cette question est-elle de toi ?

Dis-lui que nous l'attendons et

qu'il a la prière à mon invitation.

— C'est fort difficile à tour-

ner. Écris toi-même, je n'ai pas

la tête aux billets.

— Pauvre ami ! répondit Claire

en souriant avec douceur ;

donne, je serai ton secrétaire.

Comment ! reprit elle en lisant

les phrases ébauchées par Michel,

est-ce ainsi que tu écris à ma

petite sœur, à la femme de ton

frère ?

— Eh bien ?

— Louise se serait fâchée avec

raison de ce que tu ne lui parles

pas comme son mari m'écris, car

il ne se fait pas faute de m'ap-

peler sa chère Claire.

— Tu as raison, interrompit

Michel, trouble jusqu'au fond de

l'âme par le souvenir du loyal

soldat dont il outrageait si cruel-

lement la confiance ; je ne saurais

guère ni ce que je fais ni ce que

je dis.

— Voilà, reprit Claire, après

avoir rapidement tracé quelques

lignes, copie cela, et tout sera ré-

pondu.

Furst lit le billet, et, s'effor-

çant de chasser son émotion, il le

transcrivit. Claire relut à haute

nation impétueuse et prompt à

s'alarmer lui montra Furst insen-

sible et décidé à la résistance.

Elle avait, de bonne heure, fait

une toilette élégante du matin,

puis changée cette toilette selon

l'invariable méthode des femmes

qui ont beaucoup de temps à

perdre ; elle avait grondé Carlot-

ta, puis, souriant à elle et lui

confiant le sujet de son inquié-

tude, elle l'avait familière-

ment entretenue pour lui deman-

der conseil en quelque sorte, et

rien n'était de ce qu'elle lui con-

seillait. Enfin, ses petites colè-

res, à force de rouler sur des tons

doux, avaient eu violence, et

douter de son bon sens, mais

vingt fois elle lui avait dit, se dé-

cédant à partir, se "dant à res-

tenter, se regardant à glace qui

lui faisait honte de sa rougeur,

et l'exhortait en vain, à plus de

calme et de patience.

Un coup de sonnette la fit bon-

dir sur le coussin où s'agitaient

ses pieds charmants.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, cours,

va vite ouvrir.

— Et dominant avec l'empire

des cynismes les plus con-

sommes, cette femme habile re-

pondit à un coup d'œil rapide

à peine pu voir se fondre, sur

ses joues, les roses rouges que

l'orgueil et le dépit y avaient

amassés. Son teint, parfaite-

ment reposé, reprit cette nuance

mélancolique dont la fièvre beau-

te se parait d'habitude. Dans son

exaltation, elle était émue.

C'est lui ! car l'orgueil de la pas-

sion ne lui avait pas permis de

penser que Furst ne pourrait

pas, sans manquer aux plus sim-

ples convenances, se montrer

publiquement vingt-quatre heu-

res après avoir mis sa mère en

terre.

— Eh bien ? demanda-t-elle à

Carlot.

— Une lettre, Madame.

— Donne, donne ; c'est son

écriture.

— Et elle brisa le cachet avec

une sorte d'empressement.

— On demande s'il y a une

réponse ? dit la Milanaise.

— Une réponse ! murmura

Louise avec un sourire plein

d'enthousiasme ; car elle venait

de recevoir le billet du baron.

Une réponse !... Écoute et répète

au message ce que je vais te di-

re ; "Madame sort pour aller

chez Mme la baronne ; elle ira

la lettre en chemin et répondra

de vive voix."

— Carlot fit la commission et

répéta la phrase mot à mot.

— Et maintenant, s'écria Loui-

se lorsque la Milanaise revint

près d'elle, partons, il ne me reste

plus qu'à décider si je dois mar-

cher ou non sur le cœur que l'on

me a mis pieds.

— Disant cela, Louise agita

d'une main triomphante le billet

que la pauvre et noble Claire

avait dicté, le billet que Furst

avait eu la lâcheté d'écrire et

de signer.

son être et s'efforça de paraître

calme et même indifférent.

— Claire jetait un petit cri joyeux

à la vue de son amie et courut à

sa rencontre.

— Méchante, qui vient si tard !

dit-elle, fit que c'est laid de se

faire ainsi briser et désirer !

— Songe donc, chère bonne,

répondit Louise, que tu me fais

entendre une véritable expé-

dition... Huit jours hors du logis !

C'est grave pour une femme, et

il n'a fallu mettre ordre à mes

affaires... Monsieur, ajouta-t-elle

avec une grâce simple, s'adres-

sant à Furst, qui la saluait humb-

lement, je m'aplanis de mon retard involon-

taire, car il m'a valu le charmant

billet que vois ; mais je ne vous

pardonne pas d'avoir mal jugé

une tendre affection pour Claire,

en pensant que l'hôte d'hôte à me

rentrer à sa suite invitation, en

pensant que j'aurais besoin de

vos propres sollicitations. J'ai

reçu votre lettre comme j'allais

sortir, et c'est en chemin que j'

vous ai vu. Merci, toutefois, mon

cher Michel, pour votre bonne

amitié.

— Ces derniers mots furent dits

avec tant de naturel et de fran-

chise apparente, avec un demi-

sourire si ingénu que Claire en

fut charmée, et que Furst en

fut ému, et que la tête aux pieds ;

il tendit la main pour recevoir

celle que Louise lui offrait, cette

main trembla entre les doigts de

marbre de la coquette qui, se

jouant avec Claire et la pre-

nant par le bras, l'entraîna sans

plus occuper du malheureux,

accablé par cette indifférence fa-

mille.

— Cette journée se passa sans in-

cédent remarquable ; Louise jou-

ait serré ; elle conduisait son

plan avec une inflexible sagacité,

avec un succès qui comblait ses

désolantes espérances.

la confession complète de ma vie. Je dirai tout non pour demander grâce, non pour implorer, mais pour en finir avec cet odieux supplice que nos dédains actuels me font subir. Plutôt la honte, l'exil, la mort que cette existence à laquelle vous me condamnez... Je ne m'explique pas d'avantage... c'est à vous de me comprendre et de prévoir les excès que peut commettre une âme passionnée réduite au désespoir.

A continuer.

LE PEUPLE

MONTRÉAL, 17 JUIN 1882

COURRIER.

Un professeur de dessin à l'école No. 4 d'Ottawa et le secrétaire de l'honorable John O'Connor ont été arrêtés pour avoir mis en circulation de faux billets de \$10 de la Banque Nationale.

M. Dansereau, ancien rédacteur-en-chef de la *Minerve*, vient de perdre son père qui est mort avant-hier à la résidence de la rue St-Hubert. Son défunt oncle, le comte de M. Arthur Dansereau et à M. Edmond Dansereau, notre confrère du *Moniteur du Commerce*, ainsi que toute la famille, pour la perte qu'elle vient de faire.

Les funérailles de M. C. T. Sutor, secrétaire-trésorier du barreau de Québec, ont eu lieu au milieu d'une grande affluence. Les coins du poêle étaient tenus par les juges Caron et Chauveau, le sénateur Pelletier, M. Rouillard, conseiller-législateur et le maire de la ville, M. F. Langevin.

La *Minerve* dit :
« Le travail est en grande demande. »
« Les salaires se sont élevés dans une grande proportion. »
« Les taxes ont été diminuées. »
« Les produits manufacturiers sont moins chers. »
« Notre commerce avec la métropole s'est développé. »
« Notre crédit n'a jamais été aussi bon. »

Tout cela est faux, absolument faux.

Les ouvriers émigrent aux Etats-Unis, les salaires sont insignifiants, les impôts pressent le peuple, les articles fabriqués se vendent très cher, notre commerce avec la métropole n'est pas plus florissant qu'autrefois et notre crédit n'est pas meilleur que sous le régime libéral.

La *Minerve* nous envoie que les industriels sont en faveur de la politique de Sir John A. Macdonald.

Elle ment pour la millième fois peut-être.

Dans l'Ontario—c'est chose constatée de tous—les deux tiers des manufacturiers appuient la politique de M. Blake. A Nanapan, la ville principale du comté de Lennox ou Sir John va être battu, treize manufacturiers se joignent à appuier la candidature de M. Allison, libéral.

Dans la Nouvelle Ecosse et le Nouveau Brunswick c'est encore mieux. Presque toutes les branches d'industrie sont exploitées par des libéraux qui travaillent à renverser le cabinet de Sir John. Il y a des comités où on trouve sept ou huit manufacturiers contre un en faveur des candidats libéraux.

Le parti bleu-orangiste.

I—Le but de l'orangisme—Sir John avouant qu'il est orangiste—Serment et chanson des orangistes.

LA COHORTE BLEUE-ORANGISTE.

Dans la province d'Ontario les orangistes sont conservateurs et partisans de Sir John A. Macdonald. Ce sont les loges orangistes qui forment le gros de l'armée conservatrice. Dans les élections générales les orangistes élisent généralement douze à quinze de leurs adeptes qui appuient fidèlement la politique de Sir John A. Macdonald à Ottawa et celle de M. Meredith à Toronto. Il en a été de même depuis trente ans.

Il est intéressant de voir défiler, aux côtés de M. Langevin, chevalier de Saint-Grégoire, et de M. Desjardins, chevalier de Pie IX, et de l'illustre M. Tassé, leurs alliés orangistes dans l'ordre suivant :

Sir John A. Macdonald,	Wm. Fitzsimmons
M. Bowell,	Peter White.
John Rochester,	Thomas S. Sproule.
Thomas Farrow,	Rufus Stephenson.
John C. Rykert,	C. F. Ferguson.
Wm. Elliott,	A. McQuade.
S. R. Hesson,	G. A. Kirkpatrick.
John White,	

Dans la législature d'Ontario les plus fidèles conservateurs sont les orangistes :

G. W. Monk,	J. H. McCallie.
Wm. Jell,	H. Merrick.
A. Broder,	Wm. Richardson.
C. H. Hreton,	Wm. J. Parkhill.
D. Creighton,	Joseph Kerr.
Dr. Boulter,	Robert Bell.
A. W. Lauder,	F. J. French.

Voilà les hommes que la *Minerve* incense. Leurs protecteurs, dans la presse, sont tous les journaux tories d'Ontario, le *Mail*, l'*Intelligencer*, le *News* de Kingston, et les plus zélés.

Depuis quelques années, les orangistes déposent, à chaque

session, sur le bureau de la législature d'Ontario, un *bill* pour constituer légalement leur association.

M. Mowat, le chef du cabinet libéral d'Ontario, s'oppose au projet, et la rage du *Mail*, que la *Minerve* offre à l'admiration de ses lecteurs, se traduit par un feu roulant d'injures à l'adresse des réformistes.

Les réformistes n'ont jamais eu d'amitié pour les orangistes qui d'ailleurs sont par principes, par éducation, par traditions, des conservateurs de la plus belle eau. Leur devise est la plus conservatrice au monde : « Le trône et l'autel ! » Ils jurent de maintenir aussi longtemps que possible sur le trône d'Angleterre la famille de Brunswick et d'assurer la suprématie du protestantisme.

Le plus grand crime que Sir John ait fait à M. Brown et au *Globe* est d'avoir approuvé ceux qui proscrirent l'ordre orangiste en 1871.

A part la conduite du *Mail* qui a toujours fait un crime à M. Mowat de ne pas protéger les orangistes, nous pouvons citer les paroles de Sir John A. Macdonald contre l'hon. George Brown et le *Globe* qui avaient combattu les orangistes.

En 1861, Sir John expliquant les motifs de son adhésion à l'ordre orangiste, disait :

« Que fit alors M. Brown ? Justement dans le même temps, il engageait l'ADMINISTRATEUR DONT IL ETAIT UN APPUI ÉMINENT À ABOLIR L'ORANGISME. NOUS LISSONS DANS LE *GLOBE* DE CETTE ÉPOQUE QU'ILS AVAIENT LES ORANGISTES SOUS LEURS PIEDS, ET QU'ILS ÉTAIENT OBLIGÉS DE LES TENIR LA. Au moment où l'ARISYMPATHIE pour leurs malheurs s'ENTRAÎNA DANS L'ASSOCIATION M. Brown criait au GOUVERNEMENT DE LES SUBJUGUER. »

Et M. le Président, tandis que moi, COMME ORANGISTE, J'AI TOUJOURS ÉTÉ FIDÈLE AUX PRINCIPES. M. Brown a tourné comme mainte et mainte fois.

Dans la même année, Sir John parlant de M. Brown et des orangistes, disait :

« Pensez-tu (M. Brown) que ce sont des fous ? Si le pense il se trompe. Des hommes peuvent être fous une fois, mais pas deux fois. — Au moins PAS CEUX QUI ONT LE BON SENS DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION ORANGISTE. »

L'ORANGISME — SON BUT, SES TENDANCES.

Nous avons vu qui sont les orangistes et qui sont leurs protecteurs.

Les orangistes sont des gens communs. M. Tassé qui cherchait à souffler le vent de la discordie en faisant une guerre religieuse et en commémorant un événement honteux : le massacre des Irlandais catholiques par les protestants en Irlande.

Le prince d'Orange, qui était le souverain des Pays-Bas, débarqua en Irlande avec une armée, le 12 juillet 1690, il tailla en pièces les Irlandais catholiques sur les bords de la rivière Boyne.

C'est cet anniversaire que Sir John A. Macdonald, M. Bowell, M. Rochester, ces dignes alliés de M. Tassé et de la *Minerve*, célèbrent, le 12 juillet de chaque année.

Le résultat de la victoire de Guillaume d'Orange fut l'asservissement des Irlandais. Les événements qui suivirent nous peignent suffisamment le but et les tendances de l'orangisme.

Un homme d'état conservateur, Sir Francis Hincks, ancien collègue de Sir John A. Macdonald, parlait de ces événements dans une lettre adressée à la presse anglaise de Montréal, en 1878. Il disait :

« Les Irlandais catholiques romains ne se seraient jamais sentis offensés par la célébration d'une victoire ordinaire, mais la bataille de la Boyne fut le commencement d'une série de victoires qui aboutit au complet assujettissement de l'Irlande catholique à la Grande-Bretagne protestante. Et l'effet de cet assujettissement fut de permettre à une minorité protestante, établie principalement dans une des quatre provinces de l'Irlande, de gouverner avec un verges de fer une majorité catholique dans les trois autres provinces durant le dix-huitième siècle. La devise de la minorité protestante pendant des années avant la naissance des loges orangistes était « Domination protestante » et cette domination a été maintenue par les lois pénales, dont l'adoucissement a été combattu par les orangistes avec toute la vigueur qui les a toujours distingués. »

« Quand on se rappelle que près d'un siècle après la bataille de la Boyne, aucun catholique romain ne pouvait être élu député ni voter pour un membre du parlement ; qu'aucun catholique romain ne pouvait ni être avocat ni procureur ; qu'aucun catholique romain ne pouvait avoir des ar-

mes en sa possession, que ses enfants ne pouvaient recevoir d'éducation, et que les membres de son clergé étaient proscrits ; qu'aucun catholique romain ne pouvait posséder un cheval valant plus de £5 ; quand on se rappelle en outre, que chaque adoucissement de ces lois pénales a été extorqué d'une minorité protestante présente dans le parlement irlandais seulement par l'influence d'hommes d'état anglais qui tout en différant d'opinion sur d'autres questions, étaient presque tous en faveur du rappel graduel des lois pénales ; quand, dis-je, on considère tout cela, il n'est pas difficile de comprendre la haine que les Irlandais catholiques ressentent contre une institution dont le principe caractéristique est la « Domination protestante », et dont les membres proclament habituellement leur attachement à ce principe par leurs drapeaux et leurs airs de parti. — « Jeunes Protestants », et « Tondus, courbez-vous. »

Pourquoi Sir John A. Macdonald est-il devenu orangiste ?

Sir John A. Macdonald est un des chefs orangistes depuis au-delà de quarante ans. Veut-on savoir les motifs qui ont engagé ce chef tory à s'affilier à l'ordre orangiste ? Ces motifs sont : que la législature venait de proscrire l'ordre et que l'hon. Geo. Brown et le parti libéral approuvaient cette loi qui frappait les hommes que Sir John appelait ses MEILLEURS AMIS et qu'il pensait AVOIR ÉTÉ OUTRAGÉS par la conduite de la législature. Sir John a exposé ces motifs en 1861. On parlait beaucoup de la manière cavalière avec laquelle le prince de Galles et le Duc de Newcastle avaient accueilli les orangistes. Dans un discours prononcé à Kingston, après la visite du Prince de Galles, Sir John disait :

« POURQUOI ET COMMENT. M. le Président, SUIS-JE DEVENU ORANGISTE ? Je n'étais pas Irlandais de naissance, et j'avais peu de chose à voir dans la politique. C'était en 1841 à une époque où les orangistes perdirent leur prestige, où la législature les avait proscrits, leur défendant de porter leurs insignes et déclarant leur procession illégale et à une époque où l'on était sur le point d'adopter une loi pour empêcher un orangiste de servir comme juré ou comme comptable ou de remplir aucune position officielle sous la couronne — le traitant ainsi comme un condamné par contumace et à traiter à son gré. »

« J'ai éprouvé comme beaucoup d'autres de l'indignation en voyant cette proscription générale d'un corps respectable et loyal. Je n'étais pas orangiste, mais je savais qu'un grand nombre des meilleurs citoyens de Kingston étaient intelligents et d'une grande valeur morale, et j'ai résolu que si ces hommes, PARMI LESQUELS SE TROUVAIENT MES MEILLEURS AMIS, devaient être proscrits et hués seulement parce qu'ils étaient orangistes, je me rangerais avec eux et je subirais la même ignominie et la même proscription. »

« ALOIS, M. le Président, JE DEVINS ORANGISTE, ET MON OBJET ÉTAIT DE MONTRER MES SYMPATHIES POUR DES HOMMES QUE JE PÉNSAIS AVOIR ÉTÉ OUTRAGÉS PAR LA CONDUITE DE LA LÉGISLATURE. »

LE SERMENT DES ORANGISTES.

La *Minerve* offre comme modèle aux Canadiens-Français ses amis d'Ontario, Sir John A. Macdonald, M. Bowell, tous les députés tories qui appuient le cabinet actuel ; elle nous dit que nos consociés ne pourraient pas avoir de meilleurs protecteurs.

On connaît la formule du serment que Sir John A. Macdonald et les quatorze députés conservateurs-orangistes d'Ontario ont prêtée.

On ne peut pas se moquer plus grossièrement du public. Voici la formule du serment Sir John :

« Je, John A. Macdonald, jure solennellement et volontairement que je serai fidèle et que je porterai vrai allégeance à Sa Majesté la Reine Victoria et à ses héritiers et successeurs légaux dans la Souveraineté de la grande Bretagne et de l'Irlande, et des provinces qui en dépendent et appartenant au droit royal britannique et de la religion protestante et des lois du pays, que je ferai tout en mon pouvoir pour les défendre contre toute conspiration ou attentat de trahison, que je saurai être dirigé contre elle ou aucun d'eux ; que je maintiendrai fermement le lien entre les colonies de l'Amérique Britannique et la mère-patrie et que je serai toujours prêt à résister à toutes les tentatives ayant pour but d'affaiblir l'indépendance britannique ou de démembrer l'empire britannique ; que je serai fidèle et dévoué à chacun des frères orangers dans toutes leurs actions justes et loyales ; et que je ne permettrai jamais qu'on lui fasse tort sans l'avertir et sans m'en proposer s'il est en mon pouvoir de le faire. »

« Je jure que je tiens pour toujours sacré le nom de notre glorieux libérateur, le roi Guillaume, Prince d'Orange, en souvenir de

laquelle je jure de défendre la liberté et la religion protestante, et de résister à toutes les tentatives ayant pour but d'affaiblir l'indépendance britannique ou de démembrer l'empire britannique ; que je serai fidèle et dévoué à chacun des frères orangers dans toutes leurs actions justes et loyales ; et que je ne permettrai jamais qu'on lui fasse tort sans l'avertir et sans m'en proposer s'il est en mon pouvoir de le faire. »

« Je jure que je tiens pour toujours sacré le nom de notre glorieux libérateur, le roi Guillaume, Prince d'Orange, en souvenir de

laquelle je jure de défendre la liberté et la religion protestante, et de résister à toutes les tentatives ayant pour but d'affaiblir l'indépendance britannique ou de démembrer l'empire britannique ; que je serai fidèle et dévoué à chacun des frères orangers dans toutes leurs actions justes et loyales ; et que je ne permettrai jamais qu'on lui fasse tort sans l'avertir et sans m'en proposer s'il est en mon pouvoir de le faire. »

« Je jure que je tiens pour toujours sacré le nom de notre glorieux libérateur, le roi Guillaume, Prince d'Orange, en souvenir de

laquelle je jure de défendre la liberté et la religion protestante, et de résister à toutes les tentatives ayant pour but d'affaiblir l'indépendance britannique ou de démembrer l'empire britannique ; que je serai fidèle et dévoué à chacun des frères orangers dans toutes leurs actions justes et loyales ; et que je ne permettrai jamais qu'on lui fasse tort sans l'avertir et sans m'en proposer s'il est en mon pouvoir de le faire. »

« Je jure que je tiens pour toujours sacré le nom de notre glorieux libérateur, le roi Guillaume, Prince d'Orange, en souvenir de

laquelle je jure de défendre la liberté et la religion protestante, et de résister à toutes les tentatives ayant pour but d'affaiblir l'indépendance britannique ou de démembrer l'empire britannique ; que je serai fidèle et dévoué à chacun des frères orangers dans toutes leurs actions justes et loyales ; et que je ne permettrai jamais qu'on lui fasse tort sans l'avertir et sans m'en proposer s'il est en mon pouvoir de le faire. »

connaissances, duquel je promets solennellement. C'est en mon pouvoir de célébrer sa victoire sur Jacques à la Boyne, en Irlande, en me réunissant à mes frères dans leur salle de loge, le 12 juillet de chaque année. JE JURE QUE JE NE SUIS PAS ET QUE JE NE SERAI JAMAIS UN CATHOLIQUE ROMAIN OU UN PAPISTE, ET QUE JE N'ÉLEVÉ JAMAIS MES ENFANTS ET NE PERMETTRAI PAS QU'UN LE FASSE DANS LA FOI CATHOLIQUE ROMAINE, si je puis l'empêcher ; que je ne suis et que je ne serai jamais membre d'une société ou d'un corps d'hommes qui sont ennemis de Sa Majesté et de notre glorieuse constitution ; que je n'ai jamais été, à ma connaissance, suspendu ou expulsé d'aucune loge orangiste. »

« Je déclare de plus que je ferai tous mes efforts POUR MAINTENIR LA LOYALE INSTITUTION ORANGISTE ; que j'obéirai à toutes les sommations régulières, et que je paierai toutes les redevances légitimes (si c'est en mon pouvoir), et que j'obéirai à la constitution et aux lois de l'Ordre. Et finalement, je jure que je cacherai tous secrets, et que je ne divulguerai ni révélerai jamais en quelque manière que ce soit le tout ou partie des signes, mots d'ordre ou gages qu'on me maintient de communiquer précédemment, à moins que je sois autorisé à le faire par les autorités compétentes. Les autorités compétentes sont un warrant sous le grand sceau de la Grande Loge, ou une auto-issuption scellée de la part d'un Grand Officier de l'Association Orangiste dont je suis maintenant sur le point de devenir membre. Quelque soit en aide et me maintienne ferme dans ma présente obligation d'orangiste. »

LES CHANSONS ORANGISTES.

Dans leurs réunions et dans leurs fêtes les orangistes chantent des chansons qui respirent la haine de tout ce qui de près ou de loin touche à l'Eglise de Rome. Pendant que ces marchands de religion que l'on appelle Trudis, Desjardins, Tasse, exhibent des décorations romaines, leurs amis, Sir John A. Macdonald, M. Bowell, M. White, M. Rykert, chantent la chanson suivante que l'on trouve dans les manuels orangistes :

Nous sommes protestants vrais, et nous portons de l'apôtre ;
Nous ne les permettrons jamais de détruire notre foi.
Car ils ont été dans nos cours en lettre rouge sang.
Rappelons-nous que nos ancêtres ont versé leur sang à Southfield.

Car, enfants, le Papisme révoltait
De même que les chapeaux et bas rouges.
Nous ne laissons jamais le Papisme régner sur notre pays
Nous ne craignons aucune supériorité — ni le Pape avec ses chaînes
Nous avons été trop longtemps affranchis pour être de nouveau mis aux fers.

Debout, que chaque jour s'enflamme d'un vrai courage
Et à bas le vieux Wiseman et tout sa clique.

Si le Pape ou sa bulle en Angleterre arrivait
Nous lui ferions bientôt voir qu'il existe encore des Cronwell
Nous déclarerions nos boucliers et le couperons en deux.

Et nous lui jurerons un air appelé
« Le passage de la Boyne ».
Debout, que chaque homme se lève au cri d'alarme
Si non, ils vont traiter comme autrui à la grange de Scullabogue
Où ils ont été brûlés vifs de quatre à cinq cents.

Nous leur ferons faire pénitence si jamais ils viennent.
Il y a quatre cents prêtres en Irlande, me dit-on.
Macmillan dit lui-même de dix deus de curés, de fer et de fer.

Il peuvent s'adresser à St-Pierre pour leur donner un coup de main
Car bientôt nous enverrons nos boucliers les jeter à l'eau.
La verge de Moïse dévotait des yeux
Et à propos d'elle, le Pape a dit de mauvais propos.

Mais vive notre Eglise, et à bas le Pape !
Nous ne serons jamais gouvernés par un mécanisme, j'espère.

Ce Wiseman a tenté tous les papiers qu'il connaît
Mais nous lui ferons demander pour avoir attaqué la Rose
Nous lui ferons bientôt voir que nous n'avons aucune concession à faire
Que nos femmes et nos enfants n'ont pas à confesser.

Le parti orangiste et bleu accourront dans nos rangs
Nous nous tiendrons debout comme un seul homme pour abattre le papisme.
Il ne doit venir nous prêter et gouter de nos balles.

Et avant de devenir papistes, nous nous mettrons tous jusqu'au dernier.
Tous maintiendront nos chapeaux de nos églises, faites grand bruit.
Et carillonneront « No surrender » « The Protestant Boy ».

Les douces églises papistes devront trembler de nos trois lurs membres.
Avec Wiseman nous les emballons tous vers Brome
Vais honora pour l'église. A sa fin elle est fielle.

Trois heures pour l'orange et trois pour le bleu
Trois grognements pour les bas rouges et pour le Pape.
Et puis Wiseman et compagnie mourir par la corde.

II.—Sir John A. Macdonald et les conservateurs d'Ontario accusés de fanatisme par leurs amis — Preuve que les conservateurs sont les alliés des orangistes.

Nous allons prouver par les aveux de plusieurs journaux conservateurs, tant de Québec que d'Ontario, que les orangistes sont bien les alliés de M. Langevin et de son parti. Nous ne ferons pas comme La *Minerve* qui accuse le *Globe* sans offrir d'autre témoignage que le sien. Nous n'apporterons pas nos prétentions sur nos propres opinions. La sainte alliance des bleus et des orangistes est si bien établie, si visible, si peu déguisée, que les journaux conservateurs des deux provinces en parlent comme d'un fait admis de tous. Pour eux cette alliance est une des traditions du parti

conservateur. Certains conservateurs de Québec disent : C'est honteux et c'est regrettable, et leurs amis d'Ontario comme le *Mail* et l'*Intelligencer* disent : A bas les grilles qui sont les ennemis de l'orangisme ! Gloire à Sir John et à Bowell, nos illustres protecteurs !

OPINION DE « LA VÉRITÉ. »
La *Vérité* est un journal ultra-conservateur et ultramontain. Son rédacteur, M. Tardivel, a défendu, pendant plusieurs années, le parti conservateur dans les colonnes du *Canada*. La *Vérité* n'approuve pas la lutte que fait La *Minerve* ; elle ne croit pas que les alliés des conservateurs soient de petits saints. Tout récemment La *Vérité* disait :

« La *Minerve* et les journaux ministériels qui s'en font le fidèle et servile écho, paraissent vouloir soulever les passions et les haines de race en lançant la campagne électorale qui commence. Ils crient à tue-tête que les grilles sont tous des franc-maçons, des mangeurs de Canadiens-Français. Nous croyons qu'il vaudrait mieux discuter sérieusement les questions du jour que de réimprimer les élucubrations du *Globe* de 1852. »

« Pourquoi ne pas ajouter que parmi les torys de la province on trouve aussi, et en très grand nombre, des gens terriblement préjugés contre tout ce qui est Canadien-Français ? Pourquoi ne pas citer les abominables doctrines du défunt Leander, qui a été longtemps l'un des principaux organes du parti conservateur hanté par le démon de la haine ? Ce journal est mort, il est vrai, mais son esprit est encore vivace. Et dans les colonnes du *Mail* on trouverait des articles qui sont loin d'être sympathiques aux Canadiens-Français. »

« C'est une affaire connue de tous que les orangistes, cette crème du fanatisme, comptent un très grand nombre de membres dans les rangs du parti conservateur. »

OPINION DE « NOUVEAU-MONDE » ET DE « MONDE. »
La *Vérité* vient de nous parler du Leander et du *Mail*. Son opinion n'est pas isolée. Voici sur le compte de ces deux alliés de La *Minerve*, la pensée du *Nouveau-Monde* du 18 septembre 1875 :

« Pour le moment ce sont les éléments les moins modérés, nous regrettons de le constater, qui exercent l'influence prépondérante dans les conseils du parti. Avec un William Macdougall comme un des principaux chefs et le Leander pour oracle ce parti ne se présente pas à nous sous des dehors très attrayants. »

A cette époque le *Nouveau-Monde* était l'organe du cabinet conservateur de Québec dont M. de Boucherville était le chef. L'un des propriétaires était M. Desjardins, aujourd'hui candidat conservateur à Hochelaga.

Maintenant voyons l'opinion du même journal sur le compte de Sir John A. Macdonald. Le 28 juin 1875 le *Nouveau-Monde* disait :

« Sir John n'a pas toujours été, lui, non plus, exempt de préjugés sur le compte des catholiques et lorsqu'il était jeune il a pris des attitudes qui n'étaient guère propres à lui gagner la sympathie de ces derniers. »

Le même journal devenu depuis le *Monde*, écrivait le 15 juillet 1881 en réponse à un article du *Mail* sur la fête orangiste du 12 juillet :

« Nous aurions probablement passé sous silence la mascarade orangiste de Toronto si le *Mail* n'en avait pas fait le sujet d'un article qui nous a tout à fait surpris et peiné. Le *Mail* a contenu d'être mieux inspiré. »

« Il y a dans le malencontreux écrit du *Mail* d'autres passages qui mériteraient d'être relevés, mais ce que nous avons dit suffit pour marquer combien nous désapprouvons cette élucubration digne de figurer dans les colonnes du *Witness*. »

« Le *Globe* parlant du 12 juillet en même temps que le *Mail*, c'est-à-dire le matin même de la célébration, se montre beaucoup plus juste dans ses commentaires sur ce sujet qui a le don de passionner et d'exciter tant les esprits. »

« La feuille libérale n'hésite pas à déclarer qu'une pareille célébration n'a aucune raison d'être au Canada. »

« Que l'on cite La *Minerve* son compagnon d'armes, le *Monde*, qui avoue que le *Globe* n'a pas hésité à dire des vérités aux orangistes. »

OPINION DE JOURNAUX DES TROIS-RIVIÈRES.

Voulez-vous, illustres amis de La *Minerve*, l'opinion d'un autre journal ultra-conservateur sur la liberté du *Mail* ? Le *Mail* ayant reproché aux catholiques d'Ontario d'avoir appuyé le cabinet Mowat et les ayant menacés d'une guerre en règle, le *Journal des Trois-Rivières* disait le 19 juin 1879 :

« Si le plan de campagne du *Mail* contre les catholiques d'Ontario doit être mis à exécution, c'est assurément une menace contre nous. Jusqu'à ce jour nous avons eu des alliances avec les conservateurs d'Ontario et il le deviendrait par la manifeste que si nous les continuons ce sera à notre détriment. »

« Pendant ce temps on prend les dépouilles des vaincus et on nous laisse dans l'humiliation. »

« On ne se contente pas de cela, on menace nos frères, les catholiques, de leur ravir jusqu'à la liberté d'agir conformément à leur conscience et en harmonie avec les enseignements religieux qu'ils reçoivent de leurs pasteurs. »

OPINION DE « COURRIER DE ST-HYACINTHE. »
Parlant de la question de l'amnistie aux métis de Manitoba, au milieu de Novembre 1874, le *Courrier de St-Hyacinthe*, un autre journal toujours dévoué aux conservateurs, disait :

« Nous recommandons sans examen beaucoup de qualités au défunt ministre fédéral, mais il s'est agement retiré de la vie publique après s'être

agréables au sein de sa retraite : de la rue St-Louis. Ce serait un exemple facile preuve de sagesse que de ne pas évoquer son ombre sur la scène politique, car il est plus aisé de blâmer que de justifier sa conduite, si toutefois cette justification n'est pas impossible. »

Le *Courrier* parlait de M. Langevin. Après lui avoir dit d'autres vérités, il ajoutait :

« Mais le cabinet ne sut ou ne voulut point agir par suite de la divergence d'opinions qui existait dans son sein sur l'attitude à prendre pour écarter le parti ; et par là il fut la position de ceux qui appellent la vengeance sur la tête de l'État et de ses plus dévoués adhérents. »

« Cette politique, foudroyée par elle-même, d'être ainsi qualifiée et dont l'effet fut de compliquer le conflit de nouvelles et plus sérieuses difficultés nous déclarons sans détour qu'on la doit à Sir John A. Macdonald, dans les conservateurs du Bas-Canada étaient en droit d'attendre plus d'équité et de justice, après tant de preuves qu'il leur avait offertes de son esprit de modération et de ses sympathies. »

« Sir John A. Macdonald pour ne pas déplaire aux orangistes dont il fut l'entraîneur le grand-maitre, s'est joint indigne de la honte faite de M. Carter et à tous les intérêts du parti conservateur dans la province de Québec. »

Vers de St-Hyacinthe parlant du discours de Sir John contre l'amnistie, disait :

« Les discours prononcés par Sir John lors du débat si palpitant d'intérêt qui s'est engagé, jeudi, sur la motion de M. Mackenzie, est une nouvelle illustration de la politique fourbe et mesquine tout à la fois qu'il a mise en honneur dans les dernières années de son règne qui fut presque aussi humiliant et fatal au pays vers la fin que ses commensaux et sa phase principale avaient été glorieux et fertiles en grands succès. »

« So l'obstination à poursuivre des manœuvres contre-démaris impuissantes les victimes de la persécution orangiste comble toute mesure, et nous ne comprenons pas qu'un présence de son hostilité si peu justifiable contre les mérites d'un peuple entier couvre de son égide protectrice, il puisse se reconnaître à l'heure actuelle des Canadiens-Français qui consentent à subir la domination de ce chef déchu juste ment des grands du pouvoir. »

« Ah ! on a cessé d'ajouter une foi aveugle aux dires de ce politicien sans vergogne qui semble ne pas s'apercevoir que pour persister les rênes du pouvoir il entrainerait le pays aux abîmes ! »

« On a perdu l'habitude de compter sur sa parole depuis qu'il ne veut plus reconnaître celle qu'il a donnée aux représentants réguliers de la population du Nord-Ouest ! »

« Nous pourrions multiplier les remarques sur le malheureux discours de Sir John sur la mauvaise foi qu'il donne cette effusion oratoire, sur les vices des fausses les autres haines qu'on y observe et là, mais déjà nous en avons dit assez pour marquer notre désapprobation du grand chef et le sa ligne actuelle de conduite sur la question nationale du Nord-Ouest. »

OPINION DE MGR TACHÉ.

et ensuite une longue et vive entente entre le candidat et les orangistes au sujet de leurs droits. M. Roux, sans se prononcer, promit d'éclaircir la question et d'exprimer son opinion plus tard.

M. Currie, le candidat de West-
Middlesex, se leva pour parler. Les orangistes commencèrent à lui poser des questions, et le président parla d'expulsion. Le silence était rétabli. M. Currie a dit que les orangistes avaient fait le malheur du parti conservateur, que leurs caprices avaient entraîné les conservateurs dans la législature provinciale à l'insignifiance et à l'impopularité, et qu'après avoir ruiné le parti à la Chambre des communes en voulant accomplir des choses irréalisables. En même temps l'orateur attribua la conduite des orangistes à une fausse direction et à l'ignorance.

III.—Attaques de journaux conservateurs contre les Canadiens-Français.

La Minerve a été obligée de remonter à 1852 pour trouver dans le Globe des écrits dépourvus de la liberté à l'égard des Canadiens-Français. Sa conduite était tellement ridicule qu'un journal ultra conservateur, La Vérité, de Québec l'a blâmée.

Nous avons promis de repro-
luer pour l'éducation du public que La Minerve veut tromper les billes, les injures plates et grossières des journaux tois-
rangistes contre les Canadiens-Français. Nous tenons parole, et nous ne remontrons pas à 1852. Vous offrons à La Minerve des choses beaucoup plus nouvelles.

LE LEADER APPELANT LES CANADIENS FRANÇAIS DES IGNORANTS ET DES INSTRUMENTS DU CLERGE.

On se rappelle que feu M. B. Devlin fut élu député de Mon-
tréale-centre en janvier 1875. Voi-
ci comment le Leader, alors le
plus ancien et le plus accrédité
des journaux conservateurs d'On-
tario, annonça la nouvelle :

"Pour tous ceux qui connais-
sent la composition de la division
à défaut n'a rien de surprenant.
Dans ce quartier réside UNE
MASSE DE CANADIENS
FRANÇAIS CATHOLIQUES D'S
PLUS PAUVRES ET DES PLUS
IGNORANTS. Ils ont reçu ordre
de voter pour M. Devlin.
seulement parce qu'il avait pro-
mis de voter en faveur d'une loi
de prohibition. Naturellement,
comme la majorité de son parti,
il se serait engagé à voter n'im-
porte quoi pour obtenir l'appui
du clergé. M. Ryan refusa de se
laisser hier par aucun de ces
moyens illégitimes et il a per-
du son siège comme un gentilhomme.
Nous avons déjà formulé en
ornements suffisamment forts nos ob-
jections à l'intervention des émi-
saires du pape dans les affaires de
l'état et ceci ne fait que prouver
l'influence que ces gens s'effor-
cent d'obtenir sur l'esprit et les
actions de leur troupeau. Les insti-
tutions représentatives de notre
pays et les libertés qu'elles sont
appelées à protéger sont bien inu-
tiles si elle peuvent être nulifiées
par les machinations sourdes et les
complots du clergé d'une secte agres-
sive."

LE LEADER TRAITANT LES CANADIENS FRANÇAIS DE CANAILLES.

Vers la fin de décembre 1874
il disait dans le Leader :

"Notre correspondant d'On-
tario nous informe que le Conseil
privé a décidé de pardonner à Lé-
pine, le meurtrier de Thomas
Scott, et d'accorder l'amnistie à
Riel, l'autre meurtrier et pros-
crit, afin que le cabinet d'On-
tario n'en souffre pas l'honneur.
M. Jowit a reçu instruction de fai-
re les élections deux jours avant
celui où Lépine devra être gracié.
Que les électeurs d'Ontario se
appelent cette duplicité des
hommes qui, dans l'opposition,
déclamaient si fort le sang de
rue les meurtriers, mais qui
maintenant qu'ils sont au pou-
voir, désirent garder leurs places
en ne mettant au genoux de LA
FAMILLE CANADIENNE
FRANÇAISE DE QUEBEC qui
est réunie et a fait des discours
de trahison en faveur des
meurtriers d'un homme dont le
seul crime était la loyauté à la
saine et au pays."

LES HOMMES LOYAUX DU CANADA SONT-ILS DEVENUS SI LICHES, SI DÉGRADÉS, QU'ILS VOIENT SE LAISSER CONDUIRE PAR QUELQUES CANADIENS-FRANÇAIS DONT LES SYMPATHIES SONT POUR LES MEURTRIERS ET LES PROSCRITS AU LIEU D'ÊTRE POUR LA LOI ET L'ORDRE ? CELA EST POSSIBLE, MAIS PAS EN DOUTES. QUE LES MEURTRIERS SOIENT D'ABORD PUNIS ET SI ILS SONT TRAITÉS D'AMIS COMMETTENT-ILS QUELQUE ACTE PUBLIC EN CONSÉQUENCE ON EN PRENDRA SOIN ENSE- LUI.

LE MAIL TRAITANT LES CANADIENS FRANÇAIS DE VAGABONDS.

A la fin de février 1875 on li-
sait dans le Mail :

"Edward Blake et ses cinquante
compagnons d'Ontario vien-
nent de voter ce qui équivaut à
un pardon au lieu de meurtriers
de Scott. Ils ont voté que DEUX
AUTRES CANADIENS FRAN-
ÇAIS traverseraient la frontière
des Etats-Unis pour aller dans ce
port de l'espérance d'être gouver-

nement de Québec veut faire revenir
LA POPULATION DE VAGA-
BONDS DU BAS CANADA. Cin-
quante huit députés du Haut Ca-
nada ont cru que c'était assez
d'envoyer Riel et Lépine vivre
dans les granges et ruisseaux
de la province, mais ils n'ont pas
pu empêcher les députés de la
Rivière Rouge, U.S. INFESTE-
RONT LA FRONTIÈRE et en-
nuieront le parlement de pétitions
pour leur pardon."

LE SPECTATOR DE HAMILTON TRAITANT LES CANADIENS-FRANÇAIS DE FAINÉANTS.

M. Thomas White, de la Ga-
zette, candidat Tory à Cardwell,
l'allié constant de La Minerve,
écrivait, en 1869, à Hamilton où
il publiait le Spectator. A cette
époque M. White disait que l'émigra-
tion des Canadiens Français
était un bonheur. La Minerve a
attribué ces paroles au Globe, mais
elle mentait comme d'habitude.
Voici les compliments que M.
White faisait des Canadiens
Français dans le Spectator de
1869 :

"Quelques confrères américains
se réjouissent beaucoup à propos
de ce qu'ils se plaisent à appeler
l'exode canadien, et parce que,
pendant la dernière semaine,
quelques poignées de Canadiens-
Français ont émigré aux Etats-Unis
ils font une illusion produite par
la conviction que notre popula-
tion diminue rapidement et que
les jours du Canada sont com-
ptés. Sans doute un petit nombre
de Canadiens du Bas Canada se
sont dernièrement mis en tête
d'aller aux Etats-Unis. Mais le
nombre est bien moindre qu'on
ne nous l'a représenté."

"Il est aussi surprenant en une
classe QUI S'EST MONTÉE DE
PEU D'UTILITÉ POUR LE
PAYS et dont on peut se dis-
penser sans qu'il en résulte un
grand inconvénient. Il y en a à
peine un sur douze ou sur cent
qui ait du capital ou de l'énergie et
ils ont préféré émigrer non pas
parce qu'ils ne peuvent pas
trouver d'emploi convenable, mais
parce qu'ils veulent vivre sans
trop travailler, et ils ont été induits
en erreur par les représentations
qu'on leur fait continuellement dans
les Etats de l'Ouest, qu'ils n'ont qu'à
s'établir sur quelques-unes des
terres en prairie et qu'une fortune
leur tombera entre les mains."

"Ils ne sont pas de la classe de
ces hommes qui font la force et le
nerf du pays, qui feront jamais
grand chose pour développer ses
ressources, améliorer les terres
ou enrichir eux-mêmes. Nous ne
nous laissons pas sur leur départ.
Il y a ici beaucoup d'emploi ré-
munérateur s'ils veulent s'occu-
per. S'ils veulent vivre sans tra-
vailler nous ferons mieux de nous
en dispenser, et nous souhaitons
du bon air à nos voisins pour le
marché."

LE TIMES D'AYMER TRAITANT LES CANADIENS-FRANÇAIS COMME UNE RACE INFÉRIEURE.

En 1875 il s'éleva une difficul-
té au sujet de la répartition des
impôts pour les écoles à Hull,
dans le comté d'Ottawa. Le Cour-
rier d'Ottawa, ayant pris parti
pour les Canadiens Français catho-
liques, le Times d'Ymmer, journal
conservateur, que l'on regardait
comme l'organe de l'hon. M. Church,
répondit par un long article dont
nous extrayons ce qui suit, qui a été
traduit par le Courrier d'Ottawa :

"Ayons la paix, si c'est pos-
sible, mais la paix sur des termes
égaux avec tous nos droits. Rien
de moins ne sera accepté, et
avant que le Courrier et d'autres
de la sorte nous les démentent
et provoquent une lutte, IL SERA
BON DE SE SOUVENIR QUE LA
MINORITÉ DE LA PROVINCE
DE QUEBEC EST DE LA RACE
DES MINORITÉS QUI DANS D'AUTRES
TEMPS, DEPUIS GREY'S POINTS JUS-
QU'À WATERLOO, ont rencontré
des majorités de sa sorte et leur
fait mordre la poussière."

"La législation dont ces mes-
sieurs se plaignent dans le cas
n'est que l'application de leur
système qui n'a jamais été le
choix de la population britannique
du Bas Canada, mais qui leur
a été imposé par le refus de la
majorité d'établir un système
non sectaire, libre de tout contrô-
le ecclésiastique. Mais force d'établir
des écoles séparées pour elle-même
la minorité ne veut pas être obli-
gée de supporter de plus les écoles
de la majorité."

"Quant à l'objet si ardem-
ment désiré par le Courrier, l'ex-
clusion de la population du Bas
Canada des offices et du patro-
nage, nous avons moins d'objec-
tions à faire valoir. Si nous
étions égoïstes nous inclinons
à l'encourager, car nous savons
qu'une 'règle' exclusivement
française est une 'règle' qui ex-
clut bientôt les Français. La mi-
norité britannique privée de la
vie publique, telle que l'école bles-
sée, rentrera dans sa coquille et se
craquera avec des perles. Les fran-
çais, avec ses écoles séparées sous
le contrôle ecclésiastique, sera élevée
dans l'ignorance et deviendra la proie
des démagogues. Les autres (les
anglais) auront de bonnes écoles
et prendront possession des voies
de la vie ou l'éducation est né-
cessaire et ils auront les perles de
la science et du savoir au lieu des
charges et des pensions. C'est
là la perspective est agréable à
l'autre, nous n'avons aucun
raison de nous en plaindre."

"Que nos concitoyens d'ori-
gine française regardent d'au-
rout et voient où leur exclusi-
visme et les enseignements de
leurs chefs les ont conduits. Il
n'y a que quelques générations
passées ils étaient les maîtres de
plus d'une moitié du continent
habitable de l'Amérique du Nord.
Or cet exclusivisme et ces ensei-
gnements de leurs chefs leur ont
formé les avenues des affaires
conduisant à la fortune; et ils ne
détiennent plus qu'une partie des
actes que leurs pères occupaient,
les charges qui s'obtiennent par
faveur, et la masse d'entre eux le
plus bas degré de l'échelle du tra-
vail."

"Ne serait-il pas bien pour
ceux qui parmi eux ont un but
plus élevé que de faire un gain
temporaire au moyen des pré-
sents de leurs compatriotes, de
réviser ces procédés et de s'en-
quérir s'il n'y a pas quelque chose
de radicalement mauvais dans le
procédé par lequel l'une des races les
mieux douées du monde a été ré-
duite à un tel degré d'infériorité."

LA GAZETTE DE MONTREAL ACCUSANT M. MACKENZIE DE TROP FAVORISER LES CANADIENS FRANÇAIS.

M. White ne demeure plus à
Hamilton où il faisait les Cana-
diens-Français de fainéants,
mais il est à Montréal ce qu'il
était dans Ontario. Voyons :

NOMINATION DE M. LAMOTHE.
Dans l'été de 1874 le cabinet
Mackenzie nomma M. G. Lamo-
the receveur des postes à Mon-
tréal. M. Lamothe remplaçait M.
Fraser. Voici les observations de
la Gazette :

"Le Herald annonce que M. La-
mothe autrefois chef de police et
qui a été mêlé d'une manière
si suspecte aux incidents relatifs
à l'incursion de Saint-Albans, a
été nommé receveur des postes à
Montréal. On pouvait difficilement
faire un plus mauvais choix.
C'est une insulte à la ville de Mon-
tréal, une insulte à tout le service
civil et une disgrâce pour l'adminis-
tration qu'en est l'auteur. Il n'y a
qu'une opinion en cette ville :
c'est une condamnation sans ré-
serve de la nomination."

NOMINATION DU JUGE-EN-CHIEF DORION.

La province de Québec est pres-
qu'entièrement canadienne fran-
çaise. M. White, cependant ne
croit pas que les Canadiens-Fran-
çais aient le droit de choisir le
juge en-chef et le lieutenant-gouver-
neur. Au commencement de juin
1874 la Gazette disait :

"Il y a cependant un point sur
lequel cette nomination mérite
un moment d'attention. C'est le
troisième juge en chef canadien-
français qui recueille la suc-
cession. Est-ce juste ? Nous avons
eu successivement trois juges en
chef canadiens-français et deux
gouverneurs canadiens-français,
et l'autre jour, lorsqu'on croyait
M. Caron sérieusement malade,
on parlait d'un troisième. L'ancien
pacte de famille était peu de chose
comparé à cela."

LES CANADIENS-FRANÇAIS À LA DOUANE.

En 1874, le cabinet Mackenzie
nomma plusieurs Canadiens-
Français fonctionnaires à la
douane. Le 19 Mai 1874, la Ga-
zette s'en plaignit dans les termes
suivants :

"Nos lecteurs verront que l'on
aurait pu songer à un anglais.
Mais jugeant par cette liste la ré-
gule du gouvernement semblerait
qu'aucun anglais ne doit se pré-
senter. Nous ne voulons pas sou-
lever les préjugés de nationalité.
Ce rôle n'a jamais été celui de la
Gazette de Montréal. Mais nous
convenons à Montréal un grand
nombre de gens dont le principal
motif d'opposition à l'ancien mi-
nistère était qu'il distribuait tou-
tes les charges à des Canadiens-
Français. Nous mentionnons
l'affaire seulement dans le but de
leur demander comment ils ai-
ment le nouveau régime en par-
courant la liste de nominations
que nous venons de donner."

LA GAZETTE APPROUVANT L'EX-PULSION DE RIEL ET TRAITANT AVEC HAUTEUR LES CANADIENS-FRANÇAIS DU NORD-OUEST.

Vers le 18 Avril 1874, la Gazette
de Montréal, après avoir félicité
l'orangiste Bowell, d'avoir orga-
nisé l'enquête contre Riel et d'a-
voir fait prévaloir ses vues, s'est
félicitée de ce résultat. La Gazette
disait :

"Sur la tout ce droit de se
féliciter de ce que le bon sens de
la chambre se soit manifesté si for-
tement. La cause elle-même était
prouvée; le fait que l'acte d'ac-
cuser avait été déposé et qu'un
tribunal avait été déclaré, était
établi. Il est vrai, que M. Laurier
qui a déjà acquis la réputation
d'être un des plus brillants ora-
teurs du parlement, a tenté de
mettre en doute ce fait, mais en
autant qu'il est relaté dans le
mandat d'arrestation, on doit le
regarder comme prouvé."

"La Gazette qui à Manitoba et à
Ottawa les exécuteurs de la loi
ont, en effet, de toutes les for-
ces, arrêté l'accusé, a été éton-
née. Le fait qu'il a désobéi l'or-
dre de la chambre lui ordonnant
d'être à son siège, a été prouvé
— de sorte que les annexes de la
chaîne des témoignages pour éta-
blir qu'il est un fugitif de la jus-
tice, se suivent, et la proposition
pour expulsion arrive à son terme."

"Dans un cas ordinaire il n'y
aurait probablement pas eu de di-
vision sur une telle proposition,
mais malheureusement ce n'était
pas là un cas ordinaire et de ce
fait découlaient des circonstances
difficiles."

"Il ne saurait être indifférent
à un pays comme le Canada d'o-
rager sur une question sur la-
quelle, sans égard aux divisions
de partis politiques, la chambre
des communes se diviserait sur
la base des croyances religieuses.
Cependant un examen de la li-
ste de division dans ce cas démo-
nstrait que c'était la position
avec si peu d'exceptions qu'elles
s'effaçaient comme preuve du fait
général."

"Le vote sur l'expulsion de Louis
Riel était un vote de protestation
contre l'orthodoxie romaine. La cir-
constance fait sortir le cas de la
classe ordinaire et devrait enga-
ger le gouvernement à adopter
des moyens de régler pour tou-
jours la difficulté qui se produit."

Après avoir déploré toujours
sur le même ton cette lutte de ca-
tholiques contre protestants, la
Gazette continuait :

"Chaque jour où la difficulté
demeure non réglée fait de
Louis Riel qui a si difficilement
prouvé qu'il possédait l'étoffe
d'un héros l'idole d'une classe
de la population religieuse et la bête
noire de l'autre."

Le 6 avril 1874, M. White télé-
graphiait à Ottawa à la Gazette
un rumeur allait à dire que
Riel s'était livré aux autorités de
Québec, et il ajoutait :

"Cependant on regarde ceci
comme une ruse de ses amis pour
détourner les dévotions. D'autres
qui s'efforcent de connaître sou-
tiennent que Riel est caché dans
les défilés du parlement à la con-
naissance des membres français du
cabinet."

"Le public ici est déçu de la
politique vague de M. Mackenzie
sur cette question qui non seule-
ment abaisse la dignité du parle-
ment, mais fait perdre le temps
précieux des membres."

"On demande à maintes re-
prises ce que le gouvernement a
à faire avec la politique de Sir
John sur le sujet ? Riel est il cou-
pable ou non coupable du crime
dont il est accusé ? Si tel est cou-
pable c'est une chose désagréable
pour le gouvernement de demeurer
inactif et de permettre à UNE POI-
GNÉE DE CANADIENS FRAN-
ÇAIS dans le Nord-Ouest de faire
trier de force en Orient un
homme comme Riel et de causer
une telle excitation par tout le
pays. Ce sentiment existe non
seulement parmi les conserva-
teurs, mais aussi parmi les amis
du gouvernement."

OPINION DE JOURNAUX CONSERVATEURS SUR LE COMPTE DE LA GAZETTE.

Sous le titre UN PEU OSE Le
Canadien du 21 Aout 1874 disait :

"Lundi dernier nous avons dit
un mot sur l'érection projetée
d'un asile pour les aliénés à la
Longue-Pointe. Il y a un point
sur lequel nous n'avons pas suf-
famment insisté. Nous avons
dit qu'il était de la Gazette qui
s'opposait 'émotionnellement' à ce
que la direction de cet asile soit
confiée aux soins de la charité."

"Nous avons démontré que la
Gazette n'avait aucune raison de
parler ainsi, qu'il était indigne
de sa part d'insinuer que les reli-
gieux ont l'intention de spéculer
sur l'entretien des patients. Au-
jourd'hui nous revenons sur le
sujet et nous demandons à no-
tre confrère en quel honneur se
permet-il d'opposer aux justes
réclamations des catholiques de la
province de Québec ? Est-ce parce
que les catholiques qui sont en
grande majorité dans cette pro-
vince ont en tous les regards que
l'on puisse avoir pour la minorité
protestante ? Est-ce parce que les
co-religionnaires de la Gazette qui
sont en majorité au Nouveau-
Brunswick, persécutent la mino-
rité catholique ?"

Le 27 Aout 1874, le même jour-
nal disait :

"Assez de cette manie insup-
portable qui n'est du reste que
personnelle à la Gazette et que
nous ne sommes pas disposés à
subir tranquillement. Notre rece-
a du cœur à opposer à ces froids
calculs de l'égoïsme et si le fan-
tisme est une carrière d'exploitation
lucrative pour les MM White y a-
rien qui nous force à en payer la fa-
çon."

"Grâce à Dieu l'impertinence
ne veut pas de nous, mais de ces
bons messieurs qui depuis leur
apparition parmi nous battent
brèche l'élément canadien-français
qui domine dans le cabinet de la
province de Québec."

"Comment représenter un visiteur
incommodé ? Le rhumatisme dit M.
McDonald, propriétaire du City Hotel,
Kingston, est un ennemi qu'il faut
battre le plus tôt possible. L'huile de
Scott, le grand remède allemand est le
seul qui puisse vaincre le rhumatisme
et cela en quelques jours seulement.
J'ai souffert horriblement du rhumatisme
ajouté à la goutte. J'ai été guéri par
l'usage de l'huile de Scott. Tous
ceux qui ont fait usage de ce remède
soulage de même et très vite."

sons pour ne partager ni leur
crainte ni leur sympathie. La haine
de ces derniers pour l'autorité, les
institutions et les principes catho-
liques s'était révélée d'une manière
assez évidente, mais alors nos con-
frères ne voyaient que l'appoint
d'influence hostile que cela pou-
vait apporter contre certaines
causes que nous défendions alors
contre eux."

LE FAMEUX DISCOURS DE SIR JOHN
A. MACDONALD A PETERBOROUGH.
On se rappelle que Mgr Taché ac-
cusa Sir John A. Macdonald de faire
cause commune avec les fanatiques
d'Ontario. Les paroles de Sir John
provoquent cette prétention. En 1872,
il parlait à Peterborough. Quelqu'un
ayant répondu : "Qu'est-ce ?" Sir John
répondit : "Il est, je crois, aux Etats-
Unis. Dieu sait si je voudrais l'appre-
hender", et, après quelques autres ob-
servations, il continua :

"...ce meurtrier n'est plus
dans le pays; il ne souille plus sa
présence le sol du Canada. Riel
jouit maintenant de la paix, de la
prosperité et de la faiblesse au-delà
de la frontière, et, comme les hommes de
sa trempe, il est prêt à fomentier une
autre émeute si l'occasion s'en pré-
sente. Vous devez vous rappeler que le
pays est un volcan couvert de poussière,
et que la plus légère imprudence
peut causer une guerre hostile, et cet
homme qui vit maintenant en sûreté
sous le drapeau américain peut conti-
nuer l'agitation pour ses propres fins
et agir ainsi sans danger parce que
nous n'osons pas aller là et outrager le
sol des Etats-Unis afin de l'arrêter. Il
sait qu'il est en sûreté, grâce à M.
Blake, avec la pleine liberté, s'il le
desire, de compléter et d'adopter des
plans pour la paix et la prospérité
de ce grand et florissant pays."

OPINIONS DE JOURNAUX CONSERVATEURS AU SUJET DE L'AMNISTIE.

(Du Sarnia Canadian.)
Le cabinet d'Alexander Mackenzie
cherche à présent à rendre le cri-
me de meurtre digne de respect.

(De l'Oshawa Vindicator.)
M. Mackenzie s'est soumis au Bas-
Canada et tous ses partisans d'On-
tario l'ont imité sous les coups de fouet
du parti.

(De l'Irish Canadian.)
S'il y avait eu dans le cabinet un
irlandais catholique cette domination
française du Bas Canada n'aurait pas
pu s'affirmer ainsi.

(Du Leader.)
Lépine, ce meurtrier rouge du sang
de Thomas Scott.

(De l'Intelligencer, organe de
M. Bowell.)
Il est vrai que les Canadiens-Fran-
çais demandent le pardon de Lépine
et de Riel, mais certainement le cabi-
net ne cédera pas aux demandes des
Canadiens Français.

LES JOURNAUX LIBÉRAUX D'ONTARIO EN FAVEUR DE L'AMNISTIE.

Nous avons vu la rage avec laquelle
les journaux conservateurs d'Ontario
accusaient les seuls mots d'amnistie
et de pardon. Nous pourrions citer
les opinions d'un grand nombre de
journaux libéraux qui, après l'enquête
sur les troubles du Nord-Ouest et la
condamnation de Lépine, se prononcèrent
en faveur du pardon de Lépine
et d'une amnistie. Nous nous contenterons
de reproduire l'opinion du Globe.

Le 26 Novembre 1874 les orangistes
réunis en meeting à Toronto cri-
aient qu'il fallait pendre Lépine.
Le lendemain le Mail publiait un
compte-rendu sans commentaires.
Le même jour le Globe disait :

"Nous ne tenons pas à dissimuler
le regret que nous éprouvons de
voir sur une vaste échelle une tenta-
tive pour exciter le sentiment public au
sujet d'un verdict demandé dans un
cas et obtenu dans l'autre après mûre
réflexion, dans toute circonstance fa-
vorable et après que les passions
avaient eu le temps de s'apaiser."

"Il y a un tribunal devant lequel
tous les procès et tous les verdicts de
cette nature peuvent être reconsidérés.
ce tribunal est la couronne. Beaucoup
de raisons motivent l'intervention
de la couronne. Il pourrait sembler
à la couronne que Lépine agissait sous
l'impression erronée que le feu d'une
véritable guerre était allumé ou qu'il
subissait involontairement l'influence
d'une autre personne ou il pourrait
arriver que la couronne soit d'avis
qu'une grande vérité devrait impres-
sionner une population dont beaucoup
de membres étaient disposés à flétrir
la majesté de la loi et à mettre à néant
ses décrets. Dans tous les cas c'est
une incongruité singulière et en quel-
que sorte errante que de chercher à
affaiblir la main qui tient les balances
de la justice, de quelque côté que
viennne le mouvement."

"Que justice se fasse. Que le gou-
vernement prenne en considération toutes
les circonstances rendant justice et que
sa décision ne soit pas exposée aux
soupçons d'avoir été influencée par le
sentiment irréfléchi d'assemblées po-
pulaires et de discours ad captum."

Comment représenter un visiteur incommodé ? Le rhumatisme dit M. A. McDonald, propriétaire du City Hotel, Kingston, est un ennemi qu'il faut battre le plus tôt possible.

L'huile de Scott, le grand remède allemand est le seul qui puisse vaincre le rhumatisme et cela en quelques jours seulement. J'ai souffert horriblement du rhumatisme ajouté à la goutte. J'ai été guéri par l'usage de l'huile de Scott. Tous ceux qui ont fait usage de ce remède soulage de même et très vite.

OPINION DU NOUVEAU MONDE.

Le Nouveau Monde du 27 Aout
1874 disait :

"Depuis que la crise politique
est commencée la Minerve et le
Canadien ont ouvert les yeux sur
une certaine classe de leurs amis.
Tant que la fortune avait favorisé
leurs desseins communs tout allait
bien et c'est été une grande injure
pour ces braves confrères que de se
permettre la moindre remarque
sur le sujet de leurs alliés de la
Gazette et autres de même école."

"Nous avons cependant nos rai-

Nouvelles Canadiennes

LAWRENCE.—On a trouvé
mardi dernier dans la rivière
Merrimack, le corps d'une jeune
personne qu'on suppose s'être
noyée dans un moment de déses-
poir. L'identification du cadavre
a prouvé que la défunte était de
Lowell. Elle a nom, Kate Moran,
agée de vingt huit ans. Elle était
allée à Lawrence pour visiter une
sœur travaillant au Prescott mills
et elle avait obtenu de l'emploi
dans une maison privée.

PITTSBURG MASS.—Les ma-
îtres de forges sont plus détermi-
nés que jamais à ne pas augmen-
ter les salaires et la grève mena-
ce de se prolonger pendant plu-
sieurs mois.

—A Cleveland il n'y a pas en-
core eu de voix de fait mais les
citoyens ont demandé au maire d'a-
prendre des mesures pour répri-
mer les désordres s'il en survien-
nent. En conséquence, le maire a
lancé une proclamation invitant
les grévistes à s'abstenir de tout
acte de violence.

SHERBROOKE, P. Q.—Les
ouvriers employés à préparer le
terrain destiné au nouvel hôtel
des postes, ont découvert un puit
d'huile de pétrole : Struck Oil !
L'huile sortait en bouillonnant
et se répandait sur le sol. Encore
une bonne affaire pour Sherbrooke.
Qui sait si le gouvernement
ne va point exploiter ce puits et
se décider à construire le nouvel
édifice au sud de la rivière ? Ce
serait faire d'une pierre deux
coups.

DÉCÈS.

—En cette ville, le 7 courant, à l'âge
de 71 ans, 1 mois et 12 jours, Clément
Dandreaux, ancien citoyen de Contre-
cœur.

—En cette ville, le 12 courant à l'âge
de quatre mois et huit jours, François-
Xavier Guimond, enfant de Joseph
Limoges, Ecr., marchand.

—A St-Gabriel, le 12 courant, Dame
Louise Bonthiaux, à l'âge très avancé
de 101 ans et trois mois.

Prix du marché de détail de Montréal.

	Montréal, 13 Juin 1882.
Farine de blé, par 100 lbs.	3 00 à 3 10
Farine d'avoine.	2 65 à 2 75
Farine de blé d'Inde.	1 90 à 2 00
Sarrasin.	1 00 à 1 25
Oignons.	
Orge, par minot.	1 50 à 1 60
Pois.	1 00 à 1 10
Orge.	0 65 à 0 75
Avoine par 40 lbs.	0 45 à 0 50
Sarrasin par minot.	0 65 à 0 70
Maïs.	0 30 à 0 35
Lin.	1 20 à 1 30
Blé d'Inde.	0 85 à 0 90
Graines.	
Blé d'Inde, à couple.	2 00 à 2 50
Orge, à couple.	0 90 à 1 25
Pois, à couple.	0 25 à 0 30
Canarie, à couple.	0 45 à 0 60
Poules.	0 80 à 1 00
Poulets.	0 60 à 1 0

CHRONIQUE

Et que ça rime bien avec *épais*,
Ah! Ah!
Thomas Chapais!

Quelques bonnes âmes ont été surprises de ce que la *Patrie* ait dit, cette semaine, que Renan était un des fervents partisans de la monarchie en France, et partant l'un des alliés de nos chers conservateurs de la-bas et d'ici.

Ceux qui sont habitués à considérer tous les républicains de France comme des athées, ou, ce qui, pis est, comme des ennemis invétérés de Dieu, et à regarder tous les monarchistes comme des enfants de chœur, ont été scandalisés.

Le grand vicar Trudel, Thibault, Passepoil, Pistolet, Tardivel, Thomas Chapais, en communauté—pas d'esprit, mais d'idées—avec Renan, le grand-prêtre de la libre pensée! Ils ne peuvent en croire leurs oreilles.

Eh bien, qu'on lise le paragraphe ci-dessous que j'extrait d'une lettre télégraphique de Paris en date du 27 mai, et adressée au *Telegram* de New-York:

«Grandes fêtes jennies à l'Académie. M. Chénier a été reçu solennellement dans la demeure des immortels par M. Renan, et pour la troisième fois, depuis son mois, M. Renan a prononcé le discours de réception devant ses augustes frères, tâches dont il s'acquitte du reste à merveille. On attendait à quelque élogium à fond contre les doctrines républicaines. Renan n'a pas dit complètement digne. Renan a fait de nombreuses allusions politiques et une véritable charge contre le suffrage universel et la démocratie.»

Voyez-vous cette touchante conformité d'opinion entre Renan et la *Minerve*!

Mais qui sait, après tout, c'est peut-être par principe religieux, comme le grand vicar, que Renan déteste tant les républicains.

Dorénavant messieurs les programmeux devront confondre dans leurs prières, le comte de Chambord, le comte de Mun, Cheselong, Baudry d'Asson et Renan.

Et que ça rime donc bien avec *épais*,
Ah! Ah!
Thomas Chapais!

On m'écrit d'Ottawa:

«Il faut avoir l'audace d'un faussaire de premier ordre pour avoir osé écrire l'article de la *Minerve* de samedi dernier.

Pour représenter la stupéfaction déconcertante, l'écrasement complet, la profonde humiliation qu'a subie notre pauvre Passepoil aux mains de Carrol Ryan, comme un succès et un triomphe, il faut avoir perdu toute espèce d'honneur et de vergogne.

Je vous dis, moi, que depuis cinquante ans, dans n'importe quelle partie du pays, jamais un homme n'a encore été démasqué et humilié de cette façon devant une assemblée publique. C'était tellement révoltant que ses plus grands ennemis mêmes en avaient pitié.

«Et l'effronté a le toupet de chanter victoire! Eh bien, là, on n'est pas plus monstrueusement menteur.

Ah! mais le 20 juin au soir, vous verrez le *saut*! En attendant, je vous envoie trois couplets d'une chanson qui circule maintenant partout à Ottawa. On dit qu'elle a quatre-vingts couplets. Cela se chante sur l'air de: *Par derrière, chez moi tante, lui a-t-il un bois joli! Le rossignol y chante, et le jour et la nuit:*

Dans la ville de Bytown
Les torpilles sont parties
Le caduc d'air John
Est bien plus jaun' que bleu!

REFRAIN:
Passepoil est-il jaune?
Passepoil est-il bien?

Quand Passepoil se présente
Avec son air bouffon
Tout le monde se demande
Les jaun' comm' les vieux:

REFRAIN:
Passepoil est-il jaune?
Passepoil est-il bien?

Co n'est pas un mépris:
Il est prudent comm' deux;
Il a pris trois valises
Pour déménager mieux.

Passepoil est-il jaune?
Passepoil est-il bien?

A propos, si la *Minerve* nous contait la légende des *Trois Valises*!

Je suis bien sûr que ce récit intéresserait ses lecteurs considérablement.

Ces trois valises méritent de passer à la postérité. Allons, bonne *Minerve*, dites-nous l'histoire des trois valises.

Nous ne serons pas satisfaits que nous n'ayons eu l'histoire des trois valises.

Allons, illustre Passepoil, exécutez-les.

L'histoire des trois valises!
Trois valises!
Valises!
Lises!
Ses!

Le *Grenadier* de la semaine avait une excellente caricature.

Cette caricature représentait les plantes et légumes croissant et se développant sous les rayons bienfaisants du soleil de la protection.

Passepoil jo-tasse!
Honra pour Berthelot!

Le Canada du 25 mai, l'un des journaux passepoiliens, affirme que l'honorable M. Tilley aurait prononcé les paroles suivantes dans une circonstance quelconque:

«Avez-vous dit, longtemps, M. Tasse, sans force d'accepter un siège dans le cabinet?»

Ce n'est pas du toupet, c'est une érudition qui fait avoir pour dire de ces choses-là sans se donner une entorse à la mâchoire.

Le pauvre Passepoil n'a pas compris ce que M. Tilley, qui est un loustic, a voulu dire.

Le ministre des finances, qui prévoyait le sort qui attendait Passepoil à la fin de l'élection, ne se trompait pas. Il n'y a pas de doute que, le 20 au soir, M. Passepoil sera forcé de prendre un siège dans un cabinet quelconque.

Seulement ce ne sera pas dans le cabinet des ministres.

Cela fait tout la différence du monde.

Esprons que M. Passepoil en revendra.

Nous avons déjà parlé des jolies sommes que M. de B. bataille, notre aristocratique lieutenant gouverneur, nous a fait l'honneur de nous réclamer en sus de son traitement;—de son salaire, comme dit la *Minerve*.

On se souvient des \$164,25 payées à un cocher de Montréal, pendant qu'il mangeait et buvait au Windsor pour \$919,20.

On n'a pas publié non plus les \$92,50, coût de la joyeuse fanfare destinée à être l'écho de l'enthousiasme populaire éveillée à Montréal par l'arrivée de l'illustre personnage.

Je ne rappellerai que pour la forme les \$12 que Théodore-le-Bien Aimé nous a fait payer pour descendre jusqu'à bien vouloir assister un soir au théâtre de notre ville.

Eh bien, on ne savait pas tout. Notre bonhomme va bien au-delà.

M. de Robitaille, n'ayant, pour gagner son traitement de \$10,000, qu'à paraître deux fois par année au parlement de Québec pour y lire un petit discours soigneusement composé en anglais par ses fidèles ministres, qu'il signe un certain nombre de documents qu'il n'a pas même la peine de lire, et à veiller à l'entretien de la jolie petite armée de pachydermes dans les abords de Spencer Wood, a certainement des loisirs.

Ces loisirs il les passe à lire, à correspondre avec ses amis par la poste ou le télégraphe, et à se promener. C'est sa manière à lui de tuer le temps.

Et pour nous prouver, je suppose, qu'il y met de l'ardeur, il nous honore jusqu'à nous envoyer le compte suivant:

Pour des livres.....\$315 25
Comme c'est agréable de pouvoir se former ainsi une bibliothèque à bon marché!

Pour des journaux.....\$314 27
Sapristi! c'est d'être une véritable salle de lecture que Spencer Wood! jamais je ne croirai que le brave homme a le temps de lire tout cela.

Voilà pour la lecture, maintenant pour la correspondance:

Papier à lettres.....\$794 57
Télégraphe.....\$201 94!

Faut-il en avoir des amis un peu pour trouver le moyen de dépenser \$1000 en correspondance!

Passons aux promenades maintenant:

Voyages.....\$192 10!
Voitures.....\$658 45!

M. de Robitaille doit avoir oublié quelque chose. Il ne nous dit pas un mot de son tailleur, ni de son bijoutier, ni de son bottier.

Nous aurions en tant de plaisir à lui payer quelques douzaines d'habilements complets, quelques épingles de cravates, et un assortiment de bottes et de souliers pour le reste de ses jours.

J'espère bien que l'année prochaine il réparera cet oubli.

Car je comprends qu'un salaire de lieutenant-gouverneur, c'est sacré. C'est l'argent du peuple, il ne faut pas l'employer à des usages profanes.

Engager un cocher, acheter quelques enveloppes, un billet de chemin de fer ou de théâtre, payer un abonnement à un journal avec cet argent-là, ce serait un sacrilège.

Je comprends ça.

Aussi M. de Robitaille a bien soin de ne pas commettre une faute aussi grave.

Ceux qui croyaient que les \$10,000 étaient pour lui permettre de vivre suivant sa condition étaient bien naïfs.

Nous ne sommes pas satisfaits que nous n'ayons eu l'histoire des trois valises.

Allons, illustre Passepoil, exécutez-les.

et de Gérin-Lajoie ne brillent que par leur absence?

On dit que c'est M. Narcisse Poirer—autrefois dit M. de Saint-Maurice—qui a présidé au choix de ceux qui doivent siéger dans cette auguste assemblée.

Je lui laisse la parole.

CYRILE.

Le rapport du président de la Banque de Montréal

A la réunion des actionnaires de la Banque de Montréal, lundi dernier, le président, M. Smithers, a fait quelques observations qui, dans les circonstances actuelles, ont une importance plus qu'ordinaire.

M. Smithers, sans se montrer alarmiste, ne voit pas l'avenir sous des couleurs très brillantes. Il prévoit les conséquences prédictes, il y a quelques années, lorsqu'on disait qu'un pays de quatre millions d'âmes, sans débouchés, sans traités de commerce, s'exposait à des crises et à des catastrophes financières et industrielles s'il provoquait un excédent de la production sur la consommation.

M. Smithers avoue franchement que les affaires ne sont pas assises sur une base stable et qu'avant longtemps la prudence commandera aux banques de limiter les prêts et le crédit. Qu'on lise ses paroles:

Mais, messieurs, cette augmentation dans le cercle des opérations que j'ai signalée ne s'applique pas seulement à cette banque; elle est générale, sinon universelle, et on la constate dans toutes les branches, escomptes, dépôts, circulation. Le montant total des prêts et des escomptes, de toute nature, le 26 avril, excède de \$36,000,000 le montant du même jour en 1881—formant une somme énorme de \$176,000,000—chiffre qui n'a jamais été atteint jusqu'à présent. En 1870 on atteignait le chiffre de \$100,000,000, ce qui, l'on conçoit, n'est pas une petite somme.

Je ne dis pas que la condition du pays s'est améliorée d'une manière sensible et qu'on puisse porter un fardeau plus lourd maintenant; néanmoins, il est évident qu'envisager cette question sérieusement.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

Je ne dis pas que je prévois des embarras dans un avenir prochain; mais il faut mieux être sur ses gardes afin de faire face à ces embarras s'ils se présentent. Il est certain que nous sommes en présence de la banqueroute en général, et que nous sommes en présence d'une situation financière qui n'est pas rassurante.

grands noms de France. Les avocats de l'une et de l'autre partie ont mission de prouver aux juges, qui n'en peuvent mais, que la jeune duchesse de Chaulnes est un ange ou qu'elle est un démon. Qui oserait prononcer un dernier resort? Les échevins et les suppos de l'enfer ont toujours en l'aimable manie de se travestir en jolie femme, et dans chaque membre de ce sexe enchanteur auquel nous devons nos belles-mères et nos concierges il y a autant de l'un que de l'autre; il n'est pas un chiffon, un ruban qui, soulevé, ne laisse entrevoir une plume des ailes de l'ange ou une pointe de la corne du diable!

Il y a ensuite l'affaire du vicomte de La Panouse. Un joli monsieur que ce vicomte! Ancien officier, porteur d'un beau nom, membre du Jockey-Club et allié aux meilleures familles du faubourg St-Germain, M. de La Panouse épousa, il y a deux ou trois ans, une plus jolie actrice de l'Opéra, Mlle Heilbronn. Après le mariage, ce ne fut que fêtes et soirées de toutes sortes. Le vicomte était riche, mais tout à une fin en ce bas monde, même les fortunes les plus colossales, voyant sa caisse se vider à vue d'œil, M. de La Panouse jura à la Bourse. Tout d'abord, il gagna; mais un beau jour, il subit des pertes énormes. Vous, moi, tout autre simple bourgeois sans particule, dans la même situation, nous eussions tout bonnement payé nos différences jusqu'au dernier sou. Mais M. le vicomte n'est pas de notre race; il a jugé plus honnête de laisser là ses créanciers, et de... filer à l'étranger.

Nous avons encore le procès en séparation de corps intenté par la baronne de Vernon-Bouillon au marquis de son époux. La noble dame reproche à son mari toutes sortes de méfaits, de son côté, le mari reproche un jeune homme à sa femme.

Les deux points comiques de la question ont été soigneusement notés: les époux ont vingt-huit ans de ménage; madame a vu cinquante hivers, et monsieur s'en retourne du vilain côté de la soixantaine. Et puis, il y a aussi un petit détail ultra-comique, un petit cadeau offert par la belle au jeune amoureux, un... objet à la fois utile et bizarre, meuble honnête qu'on aime à posséder, mais qu'on aime pas à montrer. Vous croyez deviner? Non, vous n'y êtes pas.

Et voez la galère! La noblesse aussi s'en va; elle est même partie sur une pente au bout de laquelle elle s'engloutira à tout jamais.

Que de scandales n'avons-nous pas eus depuis deux ans seulement! scandales dont les premiers rôles étaient tenus par des gens du «meilleur monde». Procès en adultère, procès en séparation de corps, procès de toutes sortes et de toutes couleurs, depuis la rouge et la noire jusqu'à la... jaune, la jaune surtout.

A quoi doit-on cette décadence générale de cette noblesse, de ces grandes familles qui portèrent jadis haut la tête et fier le front? A mille causes multiples dont la principale est l'habitudinisme de ces vieilles races.

Autrefois, les grands seigneurs allaient à l'armée, bataillaient de droite et de gauche, parcouraient le monde et rentraient en France pour épouser quelque bonne fille de même race et de même rang, qui faisait souche de forts et vigoureux rejetons. Aujourd'hui, la bataille que préfèrent les descendants de l'antique noblesse, c'est la bataille des chevaux sur le champ de courses, la bataille des cartes sur la table vert, la bataille des coupes de champagne dans les restaurants à la mode.

A ce jeu, le sang s'appauvrit, les fortunes s'évanouissent, et les nobles décaies, jusque jusqu'à la corde, tout une fin en épousant quelque riche roturière qui se trouve là, bien à point, pour redorer leur blason.

Et pendant ce temps, le peuple s'élève; il travaille, il produit, il invente, il économise. C'est lui qui peuple les assemblées politiques et les corps savants; c'est lui qui dirige le haut commerce et l'industrie du pays; c'est lui enfin, ouvrier et paysan, qui tient la France. C'est l'éternelle histoire de la Grande Révolution, commencée en 1789, et qui se continue.

Mais trêve de ces considérations philosophiques que vous trouvez sans doute assez peu intéressantes, et passons à d'autres sujets.

Aimez-vous les statues? On en a beaucoup. La stationnaire prend chez nous, en effet, des proportions effrayantes. Je crois fort qu'il y a là-dessous quelque combinaison machiavélique des marchands de marbre et de bronze pour écouler plus aisément leurs produits.

Quoi qu'il en soit, des statues s'élèvent de toutes parts, sur le territoire de la République française. On inaugure à Avignon, il y a quelques jours, celle de Philippe de Girard, inventeur d'une machine à tisser; on va élever à Paris, celle d'Alexandre Dumas père; à Arles-sur-Aube, celle de Danton, le fougueux conventionnel; à Béziers, celle d'Armand Barbès; à Lunéville, celle de Grégoire, l'évêque constitutionnel de 1793; ailleurs, celle de l'amiral Coligny, dans le massif de la Saint-Barthélemy, celle du général Marguerite; etc., etc. J'en passe, et des centaines.

Franchement, trop de statues à la cloche sur chapiteau, j'ai des idées très arrêtées. Je ne comprends point qu'on élève des statues à des hommes qui, par la nature même de leurs œuvres, sont destinés à un oubli prochain et profond. Voici Barbes, par exemple. Sans doute, il a été tout à fait un parfait homme bon. Mais quels grands services a-t-il rendus à l'humanité qui permettent de lui décerner le suprême honneur d'une statue? Et Dumas, Dumas le père, dont les œuvres sont aujourd'hui répandues dans le monde entier, que restera-t-il de lui dans cinquante ans seulement? Rien de plus que tant d'autres écrivains du même genre, depuis Mlle de Sévigny jusqu'à Pixerécourt.

Alors, que signifie cette statue destinée à immortaliser l'écrivain? Qui connaît Lucie de Lancival, Némésine Lemercier et tant d'autres célébrités chéries sous le premier empire, au commencement de ce siècle? Qui songe aujourd'hui à leur élever des statues? Qui lit même Chateaubriand à notre époque, et qui peut douter que la plupart des nous, glorieux auteurs!

La création de cette école, qui n'a que quelques mois d'existence, a produit des effets qui surpassent nos meilleurs espoirs.

Malgré toutes les difficultés inhérentes à ces créations nouvelles dans nos campagnes, les produits de cette fabrique ont pu se vendre aux plus hauts prix du marché. C'est au point que le

Lamarque, Vigny, Laprade, etc., etc., seront seulement connus dans un siècle.

Non, conservons donc marbre et bronze, pour de meilleures occasions. Conservons-les pour élever petit à petit des statues à tous ceux qui sont et seront éternellement la gloire de la France, et à ceux aussi qui ont fait la patrie grande et respectée. Quoi! on vient nous parler de dresser sur une place de Paris l'image d'Alexandre Dumas, et Jeanne d'Arc, la grande digne d'elle, Charles Martel, Louis XI, Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert n'ont pas encore leur statue!

Paris est bien calme en ce moment, effet du printemps, effet des premières chaleurs qui font fuir tous ceux qui ne retiennent sur l'asphalte déjà brûlant du boulevard. Aussi les sujets de chronique sont-ils rares. N'étaient les affaires d'Egypte et les quelques petits événements de la vie politique, les journalistes seraient bien à plaindre. Mais bah! on se rattrape tout à la fois à quelque branche. On est si retors dans le métier, et quitte à raconter deux fois la même chose, on aimerait mieux enlever doublement le public plutôt que de n'avoir pas un journal bien rempli.

A la semaine prochaine.

LUCIEN NICOT.

AGRICULTURE.

Ferme école d'agriculture industrielle

L'année dernière, à pareille époque, j'aurais fait tout spécialement l'attention des lecteurs du journal sur l'état de souffrance de notre agriculture, et je suggère, comme un des moyens les plus efficaces et les plus prompts d'amélioration, l'encouragement à donner à la production des meilleurs beurres et fromages.

Je fis voir que la panacée proposée jusque-là pour l'amélioration de notre agriculture—l'engraissement du bétail en vue du marché anglais—était une erreur capitale; pour deux raisons: 1. parce qu'il exigerait tout d'abord la disparition des petites races françaises du pays, pourtant si économiques et si rustiques, au profit des éleveurs des grandes races étrangères—races qui se contentent fort mal du système de culture suivi dans la partie française de notre province; 2. parce que la nourriture nécessaire à la production de 100 lbs. de viande, valant sur pied tout au plus..... \$ 5.00

peut produire facilement une moyenne de 64 lbs. de beurre valant aujourd'hui, à 25c la livre 16.00

ou bien 175 lbs de fromage valant à 12c la lb. 22.50

ou bien encore 129 lbs de fromage maigre, à 6c la livre..... 7.20

et 64 lbs de beurre valant..... 16.00 23.00

sans compter le lard, ou les veaux produits avec le petit lait de beurre et de fromage; ce qui couvre assez souvent les frais de main d'œuvre qu'exigent en plus les soins de la laiterie sur la simple production de la viande.

Je crois donc avoir démontré, à l'évidence, que les cultivateurs de la province de Québec, en refusant de faire jusqu'ici l'engraissement du bétail, partent sur la production du beurre et du fromage était facile, ont eu parfaitement raison.

Les chiffres ci-haut cités n'ont pas pu être contredits. Au contraire, les meilleures autorités en Angleterre admettent maintenant qu'étant données les meilleures vaches laitières, il est même possible de produire une livre de beurre (ou son équivalent en fromage) pour une lb. de bœuf, produit également dans les meilleures conditions. Les enquêtes agricoles que l'on vient de faire, afin d'établir les causes de malaise parmi les cultivateurs anglais, constatent également que si, en effet, les cultivateurs sont dans un état critique partout où l'on s'applique principalement sur la production de la viande, d'un autre côté les bons producteurs de lait, de beurre ou de fromage n'ont nullement souffert de la crise agricole.

Ces faits m'ont paru trop importants pour être passés sous silence. L'année dernière j'affirmais en-ore que l'état lamentable d'école de laiterie dans cette province aurait pour effet d'augmenter considérablement la valeur d nos produits, et je conseillais de créer immédiatement une de ces écoles dans le district de Kamouraska, qui se diste que encore par sa grande production de beurre, mais non plus, comme autrefois, par l'excellence dans la qualité.

La création de cette école, qui n'a que quelques mois d'existence, a produit des effets qui surpassent nos meilleurs espoirs.

Malgré toutes les difficultés inhérentes à ces créations nouvelles dans nos campagnes, les produits de cette fabrique ont pu se vendre aux plus hauts prix du marché. C'est au point que le

beurre de la fabrique-école s'est vendu à Québec 28c et 30c et qu'il n'y en avait pas pour le quart des demandes, tandis que les bons beurres d'autrefois, faits dans les environs immédiats de la fabrique s'élevaient difficilement à